

21^e dimanche C.

Is 66, 18-21 ; He 12, 5-13 ; Luc 13, 22-30.

Seigneur, n'y aura-t-il que peu de gens à être sauvés ?

Celui qui pose cette question est un juif qui pense peut-être qu'il n'y a pas de voie de salut en dehors de sa religion. Imprégnée de christianisme, notre époque a tendance à être optimiste sur le salut accordé à tous les hommes. Le nom même de Jésus ne signifie-t-il pas « Dieu sauve » ? Il n'en fut pas toujours ainsi dans le passé où la question du nombre des élus a hanté bien des croyants, beaucoup se culpabilisant de ne faire jamais assez de prière, de sacrifice, pour mériter le ciel.

Notre évangile semble contenir deux leçons apparemment contradictoires : ou bien la justice d'un Dieu exigeant ne laisse filtrer qu'un petit nombre d'élus à travers une porte étroite, et, pire, cette porte se ferme pour les damnés de l'enfer ; ou bien la miséricorde du bon Dieu veut sauver tous les hommes, et la porte s'ouvre pour le festin du Royaume aux convives venant de tous les horizons. Mais peut-on opposer la justice et la miséricorde d'un Dieu dont la Révélation nous affirme qu'il est l'Amour même ?

Combien seront sauvés ? La question est vaine. Dieu seul connaît le nombre des prédestinés. C'est le secret du Roi. Et l'attention se détourne du vrai problème : à la question vague et générale du nombre, grand ou petit des sauvés, Jésus répond par une mise en demeure concrète, en nous ramenant devant notre décision personnelle : « Si vous, vous désirez être sauvés, efforcez-vous d'être du nombre des élus. Car je vous le déclare : si vous, du dehors, vous vous mettez à frapper à la porte, il vous répondra : je ne sais d'où vous êtes ». Le style direct est percutant : une sorte de salve de pronoms personnels interpelle et fait passer la question d'un débat théorique à une responsabilité personnelle concrète.

Le choix est sérieux et urgent : la porte est si étroite qu'on se bouscule à l'entrée et qu'il faut se battre pour la franchir. « Efforcez-vous » traduit gentiment le verbe grec *agonizeste*, qui évoque l'idée de lutte : l'agonie est le dernier combat de la vie. Ceux qui veulent gagner une compétition sportive engagent toutes les forces dans les quelques minutes qui décident de l'issue. Et Jésus insiste : il faut se sauver avant qu'il ne soit trop tard ; car au bout d'un certain temps, la porte étroite devient une forte fermée. Les retardataires frapperont en vain, comme les vierges folles de la parabole. Un délai nous est donné maintenant pour nous hâter d'entrer. Il ne faut pas remettre à plus tard ; il faut vivre chaque jour comme si c'était le jour du jugement. « Avoir sans cesse la mort présente devant les yeux », écrit saint Benoît dans sa Règle. À quelqu'un qui disait à Bernadette qu'elle irait sûrement au ciel, pour avoir vu la Vierge Marie, elle répliquait : « Le ciel ! Mais il faut que je me le gagne ».

Dieu nous renvoie à notre responsabilité : c'est nous qui, dès maintenant, par notre manière de vivre, programmons pour ainsi dire notre salut, avec la grâce de Dieu : la porte est fermée quand le cœur se referme sur soi, sur sa bonne conscience, quand l'âme ne mouille plus à la grâce. Dire que la porte est fermée, que l'enfer est possible, c'est dire aussi que le salut est toujours à recevoir, qu'il est une espérance donnée par le Christ, le bon Pasteur : « En vérité, je suis la porte ; qui entrera par moi sera sauvé ». Le Seigneur nous fait passer par la porte étroite car nous devons passer sous les linteaux que sont les bras de la croix pour entrer dans son Royaume. Il ne s'agit pas de se complaire dans la souffrance, comme en fut accusé le christianisme, mais c'est, dans nos ténèbres et nos obscurités, qui sont un fait, venu d'au-delà de nous mais dont nous sommes complices et acteurs, être comme happés, invinciblement attirés par le rayon de lumière qui s'échappe de cette porte.

Le Christ ne nous demande pas d'aimer la souffrance, si contraire à notre nature et à notre aspiration, mais de souffrir en aimant, de se laisser purifier par l'épreuve, comme le suggère l'Épître aux Hébreux, car le Seigneur n'est pas un Dieu vengeur qui punit, mais un Père qui corrige par amour ses enfants pour éduquer leur liberté. Aimer, c'est le mystérieux et unique moyen que le Seigneur indique pour transfigurer à sa suite et avec lui, le monde et nous-mêmes.

Le salut est offert à tous : Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. Telle est la vérité, complémentaire de la porte étroite, mise en relief par la parabole du festin à la porte ouverte largement à tous les gens venant de l'orient et de l'occident, du nord et du midi. Un père de famille se réjouit de voir tous ses enfants réunis autour de la même table. Cet universalisme était annoncé merveilleusement par le prophète Isaïe qui voyait Jérusalem comme une ville glorieuse attirant tous les peuples, célébrée par un chant israélien comme « une ville d'or, de cuivre et de lumière ».

Dans une étude pour un séminaire théologique sur le dialogue inter-religieux, en mai 1970, le père Henri Le Saux émettait trois propositions à tenir ensemble : « 1- Dieu veut sauver tous les hommes. 2- Le Christ est l'unique Révéléteur et Sauveur. 3 - La majorité des hommes dans le monde ne connaît pas le Christ ou du moins ne le connaît pas en tant que Sauveur et Révéléteur ». Le père Henri Le Saux, né il y a cent ans, le 30 août 1910, a été moine de Kergonan pendant une vingtaine d'années avant de vivre en Inde en sannyasi hindou, du 15 août 1948 au 7 décembre 1973.

« Du point de vue de la foi chrétienne, remarque-t-il, toute révélation cosmique comme toute religion est ordonnée à la plénitude de la manifestation de Dieu dans le Christ. À la manière des prophètes qui contemplaient avec une joie presque féroce la destruction de tous les païens au jour du Jugement, les Pères, et après eux la majorité des chrétiens jusqu'à il y a peu de temps encore, envoyaient en enfer d'un cœur léger tous les pauvres enfants de Dieu qui n'avaient pas le bonheur d'être nés dans un milieu chrétien, voir catholique romain. À l'heure actuelle, ayant deux millénaires d'histoire chrétienne derrière nous, la seule façon d'être loyal envers Dieu en cette matière, c'est d'affirmer que les religions cosmiques sont toujours des canaux authentiques de révélation cosmique jusqu'au jour où elles rencontrent l'orbe du Christ historique, soit en son temps personnel comme ce fut le cas du judaïsme, soit dans le temps de son corps mystique, l'Église. De telles traditions demeurent de véritables moyens de grâce et de salut pour tout individu qui grandit en elles, aussi longtemps que dans le tréfonds de son cœur il n'a pas fait l'expérience que le Christ en sa manifestation historique continuée dans l'Église est pour lui le Seigneur ». (*Révélation cosmique et révélation dans le Christ*, dans *Intériorité et Révélation*, Sieron, éd. Présence 1982, p.249s.).

Après le Concile et l'encyclique *Ecclesiam suam* (« l'Église se fait dialogue »), Paul VI vint aux Indes. Dom Le Saux écrit alors : « L'Église était déjà en nos Indes, l'attendant, s'attendant, et les trésors de l'Esprit lentement s'amassaient ici, en prémices et en espérance. Un dépôt sacré s'accrut dans les Écritures, et l'expérience primordiale se renouvelait au cœur des sages. Ce trésor est un trésor de l'Église. Il faut à tout prix qu'il y rentre, dussent les portes que les hommes firent à la Maison de Dieu être élargies » (*La rencontre de l'hindouisme et du christianisme*. Paris, le Seuil 1966 p.20). Swamiji conclut ainsi son beau livre : « Le salut ne se fait qu'en commun. Tant que l'un de mes frères sera encore en dehors de la voie du salut, comment pourrais-je accepter d'être sauvé moi-même ? Je suis un être de communion ». Et Abhishiktananda n'hésite pas à voir une porte s'ouvrir dans un mythe hindou : « Markandeya, à sa mort, visita ses frères qui étaient dans le Yama, dans les enfers, et comme il voulait demeurer avec eux, les enfers furent vidés, car ils étaient incapables de retenir Markandeya. N'est-ce pas cela même que fit Jésus ? »

Gloire à toi, Seigneur Jésus. Ton Nom, donné aux hommes, est le seul qui puisse les sauver (Ac 4, 12). Amen.

Kergonan, le 22 août 2010. Fr Jean Gabriel